

elle n'était plus que de cinq brasses. Nous avons débarqué sans difficulté au pied d'une colline où je montai; je ne vis la terre dans aucune partie du détroit. Les hauteurs au nord étaient ou des îles, ou une côte différente de celle où j'étais. Celle-ci se prolongeait à perte de vue à l'est; l'intérieur du pays est une vaste plaine couverte de verdure, coupée par des marais, des flaques d'eau, et une petite rivière qui avait sa source à peu de distance de nous; son cours était très-sinueux. Toute la campagne était verte, émaillée de fleurs dans quelques endroits; on ne découvrait de la neige que sur le sommet des montagnes dans le lointain; cependant en creusant la terre on la trouvait gelée.

« J'allais remonter dans mon canot pour reconnaître la côte, lorsque je vis plusieurs baïdars s'avancer vers nous en venant de l'est. Chacun portait une dizaine d'hommes, tous armés d'arcs et de lances. Ils débarquèrent près de nous; ils nous firent des signes avec une peau de renard noir attachée au bout d'une perche, et poussèrent en même temps de grands cris. Je dis à mes gens de se tenir sur la défensive, et accompagné de nos savans, j'allai droit aux sauvages, qui à notre approche s'assirent en cercle. Pour preuve de leurs intentions amicales, ils avaient laissé leurs armes dans leurs bateaux, à l'exception de leurs

longs couteaux qui étaient cachés dans leurs manches. Etant bien armés, nous sommes entrés au milieu du cercle; leur physionomie annonçait la méfiance, la curiosité et l'étonnement; ils parlaient beaucoup, mais nous ne comprimes pas un mot de leur conversation. Je leur distribuai du tabac, doublant la portion pour les chefs; ce présent leur fut très-agréable; ils se mirent aussitôt à le fumer et à le mâcher; ils avaient des pipes en terre et des tuyaux en bois; je donnai ensuite aux chefs des couteaux et des ciseaux, ils semblaient ne pas connaître ces derniers, ils furent charmés de remarquer qu'ils pouvaient s'en servir pour couper leurs cheveux; ils se les passèrent de main en main, et en firent usage sur-le-champ.

« Ces sauvages sont au-dessus de la taille moyenne, robustes, vigoureux, et ont l'air bien portans. Tous leurs mouvemens sont vifs, leur caractère semble enjoué; quoique leur physionomie annonce de la gaieté, ils sont fort laids; ils ont les yeux petits et les pommettes des joues saillantes; ils se percent les joues de chaque côté de la bouche, pour y passer des morceaux d'os de morse ornés de grains de verroterie bleue. Leurs cheveux sont longs par derrière, et coupés très-courts sur le sommet de la tête. Ils ont pour habillement des pantalons et une blouse en peau de phoque; celle-ci ne leur va qu'au genou.

• Quoique le thermomètre ne marquât que 8° R. , c'était l'été des sauvages ; la plupart étaient pieds nus et à demi-vêtus. Cependant leur nombre augmentait, et comme je voyais beaucoup de baïdars venir de l'ouest, je crus qu'il était plus prudent de retourner à bord, que d'avoir à combattre avec quinze hommes contre plusieurs centaines d'Américains. Ils nous y suivirent, avec de grands cris, mais n'osèrent pas monter sur le pont. Ils échangèrent volontiers des ustensiles de leur fabrique contre des couteaux, des miroirs, du tabac, etc. ; ils refusèrent de nous vendre, à aucun prix, des peaux de renards. Ils entendaient très-bien le trafic, se consultaient entre eux, et avaient l'air très-satisfait quand ils s'imaginaient nous avoir attrapés. Les plus fins étaient de vieilles femmes. Au milieu de ce négoce, ils plaisantaient et riaient aux éclats, de sorte que nous aurions pu nous croire environné de joyeux insulaires du grand Océan équinoxial, plutôt que de sérieux habitans du nord. Ces Indiens ont des lances, des arcs et des flèches, et un couteau à gaine long de deux pieds. Leurs lances, armées de pointes en très-bon fer, ressemblent à celles que les Russes vendent aux Tchouktchis. Leurs verroteries sont de la même espèce que celle dont les peuples de l'Asie orientale font usage, ce qui indique qu'ils ont des relations avec eux.

• A sept heures je profitai d'un petit vent du sud pour m'avancer dans le bras de mer. Les Américains nous suivirent dans leurs baïdars, nous montrant leurs peaux, et nous faisant entendre par signes que nous en trouverions beaucoup du côté où nous allions. L'un d'eux répéta en même temps à plusieurs reprises le mot *Ian-nieu-eu*, en désignant du doigt le *Rurick* ; puis le bras de mer ; nous ne pûmes en comprendre la signification.

• On navigua toute la journée du 2 août, en conservant l'espoir de trouver le détroit si désiré ; le 3 on mouilla près d'une petite île que je nommai île Chamisso, d'après le naturaliste de l'expédition ; elle contient sans doute beaucoup de fer, car la boussole que l'on y porta varia beaucoup. De la partie la plus élevée de cette île, nous reconnûmes que la baie où nous nous trouvions était fermée au sud ; la mer se prolongeait à perte de vue au nord, ce n'était donc que de ce côté qu'il nous restait quelque espoir de découvrir ce que nous cherchions.

• A l'est, l'île Chamisso est séparée du continent par un détroit large de cinq milles dans sa partie la plus étroite ; de même que le continent, elle est haute et rocailleuse ; on ne voyait pas de neige ; les coteaux étaient couverts de mousse ; l'herbe était abondante près des rivages. Le temps était très-

beau, le thermomètre se tenait à 12° R., il n'avait jamais été si haut en dehors du détroit. Nous avons déjeuné sur une pointe de terre où se trouvaient plusieurs excavations; les Indiens qui s'en servaient comme de celliers, les avaient garnies de feuilles, et y avaient déposé de la chair de phoque. Ce lieu était probablement une des stations des Américains dans leurs parties de chasse; pour le reconnaître, ils y avaient élevé une petite pyramide grossièrement construite en pierres. Les rochers de l'île et des environs sont habités par des troupes innombrables de macareux; la grande quantité de coquilles de leurs œufs que nous avons rencontrée dans notre promenade, annonce que les renards en détruisent beaucoup; les perdrix et les lièvres étaient fort communs; des grues s'étaient, en passant, posées sur l'île. Dans les lieux abrités du vent du nord, les saules croissaient à trois pieds de hauteur; c'est le seul arbre que nous ayons aperçu dans le détroit de Bering. En retournant au vaisseau, nous avons aperçu beaucoup de phoques couchés sur des rochers à l'ouest de l'île.

Le 4, après avoir déterminé la position de notre mouillage à $66^{\circ} 13'$ de latitude, et $161^{\circ} 42'$ de longitude ouest, je m'embarquai dans deux canots avec le lieutenant et les savans; nous étions armés et nous avions des vivres pour deux jours.

Le temps était beau; profitant d'un petit vent de sud-ouest, nous avons doublé le cap qui était devant nous, puis nous nous sommes dirigés au nord. A midi nous nous étions avancés à quatorze milles; ayant débarqué, nous avons gravi sur une colline d'où nous avons découvert, à notre grand chagrin, que la terre au nord paraissait se joindre à celle de l'est; nous nous sommes ensuite approchés de la côte sur divers points, partout nous avons trouvé que la profondeur diminuait avec la distance du rivage. Un espace semblait encore ouvert dans l'est; mais bientôt on y aperçut aussi la terre; il fallut renoncer à l'espoir de trouver le passage. L'eau étant peu salée dans la baie où nous étions, je me flattais que peut-être elle communiquait à un fleuve par lequel on pourrait pénétrer dans le continent. Le pays environnant s'élevait brusquement à une hauteur de cent vingt pieds, et se prolongeait à perte de vue. Il plut beaucoup pendant la nuit, le baïdar nous mit à couvert.

Le 5, le temps continuant à être défavorable, je retournai à bord. Le 7 je repris la reconnaissance de la partie orientale de la baie; je ne tardai pas à me convaincre que les terres se joignaient partout. On débarqua sur une pointe que la chaloupe put accoster. Nous vîmes tout auprès deux petites cabanes soutenues sur quatre pieux,

et couvertes de peau de morse ; elles paraissaient uniquement destinées à servir de dépôt pour des ustensiles de chasse, car elles contenaient des armes très-artistement façonnées. Je pris des flèches, et je laissai à la place des couteaux et une hache sur le manche de laquelle était gravé le nom de *Rurick*, et la date du jour de notre visite. Probablement les sauvages ne fréquentent cette côte qu'à l'époque de la chasse ; il paraît que le propriétaire a des rennes, du moins beaucoup de bois de ces animaux étaient épars sur le rivage. La côte s'élève graduellement à une hauteur considérable ; au bas croît de l'herbe touffue, le sommet est couvert de mousse.

« Le mauvais temps nous força de rester jusqu'au 8 au lieu où nous avions débarqué ; on alluma un grand feu avec du bois flotté, extrêmement abondant sur cette plage. Nous avons marché quelque temps sur une hauteur sans nous douter que nous étions sur la glace ; mais M. Escholz qui était allé un peu plus loin, observa dans un endroit, où une partie de la côte était tombée, que l'intérieur de la colline était uniquement composé de glace. Aussitôt nous primes tous des outils, et nous nous mîmes à creuser, et nous découvrîmes que la masse de glace avait cent pieds de hauteur, et s'étendait fort loin ; elle était recouverte d'une couche de terre épaisse

d'un demi-pied, et sur laquelle poussait de l'herbe très-touffue et de la mousse. Sans doute elle devait sa naissance à une terrible révolution de la nature ; la partie brisée qui est aujourd'hui exposée aux effets du soleil et de l'atmosphère, se fond, et envoie un ruisseau considérable à la mer. On peut inférer la formation primitive de cette glace du grand nombre d'ossements et de dents de mammoth que l'on a trouvé dans ces masses quand elles se sont fondues ; j'y ai découvert une très-belle dent de cet animal. Nous ne savions non plus comment expliquer d'abord une forte odeur qui ressemblait à celle de la corne brûlée. Toute cette glace finira par disparaître, et à la place on verra une vallée verdoyante.

« Abandonnant l'espoir de trouver de ce côté le passage, je revins à bord le 9, et le lendemain je fis route au sud ; ayant jeté l'ancre, nous fûmes accostés par un baïdar ; nous reconnûmes un des Américains qui le montaient ; ils nous traitèrent d'une manière fort leste, ce qui ne nous empêcha pas de leur donner des couteaux. Je remis ensuite à la voile pour visiter la côte occidentale du golfe, auquel on avait donné mon nom. »

Après quelques tentatives inutiles, M. de Kotzebue remarquant un bras de mer qui semblait se prolonger dans l'ouest, se fit débarquer à quelque distance près d'une petite rivière. « Notre

troupe se partagea, dit-il, je suivis la côte au sud avec M. Chichmarev pour atteindre le bras de mer; les naturalistes se dirigèrent dans l'intérieur, une partie des matelots resta près des embarcations pour préparer le dîner. En continuant notre route, nous découvrîmes à la distance de trois cents pas, une cabane de laquelle sortirent un vieillard et un jeune homme de seize ans; ils étaient armés, et marchaient vers nous. A moitié chemin, ils s'arrêtèrent sur une éminence, et nous menacèrent de leurs flèches; le vieillard nous adressait quelques paroles d'un ton de voix rauque. Craignant que la supériorité de notre nombre ne leur causât de la frayeur, car trois matelots nous accompagnaient, je déposai mes armes, et je m'avancai seul vers ces sauvages; ils en firent autant, nous nous embrassâmes cordialement; pour leur prouver mes intentions pacifiques, je leur donnai un couteau; cependant ils n'étaient qu'à demi rassurés, et m'ayant entendu appeler mes compagnons, ils les ajustèrent en poussant de grands cris. Je renvoyai donc les matelots; M. Chichmarev vint seul; on lui fit la même réception qu'à moi, puis ces Indiens nous conduisirent dans leur cabane, couverte en peau de morse; une femme et deux enfans y étaient assis dans un coin. Cette famille possédait aussi deux bateaux, et avait une grande

quantité de peaux de phoques. Le fils qui avait une physionomie très-expressive, nous examinait avec beaucoup d'empressement; il s'empressa de nous indiquer les noms des différens objets que nous lui demandions, et nous regarda écrire avec une curiosité extraordinaire. La femme n'étant occupée que des boutons de métal de mon habit, elle essaya de les arracher furtivement. N'en pouvant venir à bout, elle en chargea ses deux petits enfans, qui enveloppés de fourrures ressemblaient à deux oursons; ils y appliquèrent leurs dents. Il ne me resta d'autre moyen de sauver mes boutons que de donner à ces gens un petit miroir; présent qui occasiona une dispute violente, parce que tous voulaient s'y regarder à la fois.

« Notre hôte étendit ensuite à côté de sa tente une peau de phoque, sur laquelle il nous fit assiseoir, et nous donna à chacun une peau de martin-pêcheur; je lui témoignai notre reconnaissance par divers présens, le tabac lui fit le plus grand plaisir. Je lui demandai quelle était la longueur du bras de mer au bord duquel nous étions; il finit par me comprendre, s'assit par terre, remuant ses bras avec vitesse comme pour ramer, et répéta ce mouvement à neuf reprises, fermant les yeux à chaque fois, et posant sa tête sur sa main. J'en conclus qu'il nous faudrait

neuf jours de navigation pour gagner la haute mer par ce golfe, et je supposai qu'il pourrait communiquer avec le Norton-Sound. La plupart des mots de leur langue ressemblent à ceux que Cook a recueillis des habitans de ce bras de mer.

« Cet Américain nous fit de même entendre par signes que les anneaux de fer et de cuivre que sa femme portait autour des bras, leurs grains de verroterie, et différens objets qui paraissaient être de fabrique européenne, leur venaient du côté de l'entrée de la baie, et qu'ils les recevaient en échange de fourrures. C'est sans doute avec les Tchouktchis qu'ils font ce trafic d'échanges; il a lieu de la même manière qui est en usage dans l'enfance du commerce; on dépose de chaque côté ses marchandises à terre, et l'on n'enlève celles dont on veut se charger que lorsqu'après les avoir examinées on juge qu'elles sont d'une valeur égale à celles qu'on laisse.

« En retournant avec ces Américains à l'endroit où nous avions laissé notre monde, nous rencontrâmes M. Choris avec son cahier, dans lequel il avait dessiné plusieurs Indiens; la vue de ces figures enchantâ les nôtres, mais leur étonnement fut au comble quand ce dessinateur eut esquissé la tête du père de famille; la joie du fils se manifesta par de grands éclats de rire.

« Arrivés à notre camp, nous nous assimes pour diner; nos couteaux, nos cuillers, nos fourchettes excitèrent l'admiration des naturels; ils gardèrent de la viande et du biscuit que nous leur donnâmes, et après notre départ restèrent long-temps dans le même lieu, occupés à chercher si nous n'y avions pas laissé quelque chose.

« Ayant doublé le cap qui forme l'entrée du bras de mer, et où la côte tourne brusquement à l'ouest, nous fûmes bientôt arrêtés par des hauts-fonds; cependant il doit y avoir un chenal navigable, la profondeur étant souvent de deux à trois brasses à côté d'un banc, et le courant étant assez fort. Ainsi, le rapport des Américains était exact, et ce bras s'étend soit jusqu'au Norton-Sound, soit jusqu'à la baie Chichmarev.

« La saison étant avancée, je me décidai à remettre à l'année suivante la reconnaissance de ce bras de mer que je me proposai d'effectuer avec des baïdars d'Ounalachka; en attendant je donnai à ce goulet le nom de baie de Bonne-Espérance. Vers le soir, huit baïdars portant chacun douze hommes, débarquèrent près de nous, sur le rivage opposé; leurs bateaux tirés à terre leur tinrent lieu de tentes; ils allumèrent du feu et s'assirent autour, en criant et frappant sur leurs tambours; leurs chiens hurlaient en cou-

rant de côté et d'autre sur le rivage. Comme nous étions bien moins nombreux que ces sauvages, je fis faire bonne garde. A une heure du matin nous partîmes, au bout d'une heure il s'éleva un orage, et le peu de profondeur de l'eau dans le bras de mer rendit notre navigation difficile. Enfin, le 13 août de grand matin, nous atteignîmes le *Rurick*.

« Nous reçûmes peu de temps après la visite de deux baïdars. Les Américains eurent recours à toutes sortes d'artifices pour nous tromper, en nous vendant leurs marchandises; ils riaient de bon cœur quand ils s'apercevaient qu'ils n'y pouvaient réussir. L'usage de montrer d'abord les plus mauvaises, leur vient probablement des Tchouktchis qui sans doute l'ont appris des trafiquans russes. L'un d'eux qui semblait être le chef, finit par céder à mes invitations, et se hasarda à monter sur le pont. Il ne proféra pas une parole, ses yeux annonçaient un étonnement extrême. Après avoir bien regardé tout pendant un quart-d'heure, il rejoignit ses compagnons pour les entretenir des merveilles qu'il avait vues. L'heure du dîner de ces sauvages étant arrivée, ils placèrent au milieu d'eux un phoque qu'ils venaient de tuer, lui ouvrirent le ventre, où chacun plongea sa tête pour en sucer le sang; ensuite ils coupèrent des morceaux de la chair qu'ils

mangèrent de bon appétit, et en faisant des grimaces affreuses. »

Le *Rurick* ayant mis à la voile, reconnut le cap Espenberg qui forme l'entrée du Kotzebue-Sound au sud, ensuite le cap Krusenstern qui est à la côte du nord; celle-ci se dirige au nord-est, puis au nord-ouest, où elle se termine par un cap qui est vraisemblablement le cap Mulgrave de Cook. Tout le pays de chaque côté de l'entrée de la baie parut bien peuplé. Le *Rurick* fut suivi par plusieurs baïdars qui cherchèrent inutilement à le joindre; il profitait du vent favorable pour voguer vers le cap Oriental de la côte d'Asie.

On trouva pendant la route que l'air était plus froid; on était entouré de troupes nombreuses de morses et de baleines. M. de Kotzebue observe que le courant du détroit de Bering porte avec force au nord-est, et que cette direction constante prouve qu'il ne rencontre aucun obstacle dans sa marche, et que par conséquent il doit exister un passage de ce côté, quoiqu'il ne soit peut-être pas navigable. On a déjà remarqué depuis long-temps que dans la mer de Baffin l'eau court au sud; il n'est donc pas douteux que la masse qui entre par le détroit de Bering, tourne autour de la côte nord de l'Amérique, et se portant dans la mer de Baffin, arrive ainsi dans l'Océan.

« Le 19 août le *Rurick* arriva devant le cap

Oriental; ce promontoire, dit M. de Kotzebue, est formé par des terres très-hautes, qui en quelques endroits sont couvertes de neiges perpétuelles. A son extrémité se trouve une montagne conique dont la moitié s'est écroulée; l'aspect de ce lieu est triste, à cause de l'entassement confus des rochers tombés les uns sur les autres. C'est un effet du grand bouleversement du globe, qui a séparé l'Asie de l'Amérique; car suivant toutes les apparences, ces deux continens étaient autrefois réunis par un isthme, dont les îles Gvodzev sont des fragmens.

« Ayant jeté l'ancre à quelques milles de la côte, un baïdar monté par onze Tchouktchis nous accosta, et fit plusieurs fois le tour du vaisseau, sans proférer un mot et sans vouloir monter à bord, quoiqu'ils comprissent bien nos signes d'invitation. Ils nous montrèrent du doigt des fourrures qui étaient dans leurs baïdars, puis leurs maisons, pour nous inviter à y aller; ensuite ils retournèrent à terre. Je remarquai avec peine un fusil parmi leurs armes. Si les commerçans russes leur vendent ainsi des armes à feu, il peut en résulter des conséquences fâcheuses pour notre colonie du Kamtchatka, car les Tchouktchis, nation brave et courageuse, ne tarderaient pas à lui devenir redoutables.

« J'allai à terre avec deux canots. Les Tchouk-

tchis nous reçurent avec une cordialité apparente, qui cependant laissait percevoir une certaine méfiance, puisqu'ils ne voulurent pas nous laisser aller jusqu'à leurs maisons. Cinquante d'entre eux, tous armés de longs couteaux, vinrent au-devant de nous, nous obligèrent à nous asseoir sur des peaux de phoque, tout près du rivage, et se placèrent en cercle autour de nous. Un nombre égal restait en observation derrière leurs cabanes. Malgré le peu de sûreté que notre séjour à terre semblait présenter, nous fîmes la conversation avec eux, autant que nous le pûmes. Je fis présent de quelques bagatelles aux chefs qui étaient à côté de moi, un peu séparés du reste, et je leur passai une médaille au cou. Ces hommes étaient très-malpropres, leur air farouche et leurs longs couteaux, leur donnaient l'air d'une troupe de bandits. Leur conduite qui finit par devenir très-hardie, me donna lieu de penser qu'ils avaient de fréquens rapports avec les Russes. Ils diffèrent peu des Américains que nous venions de quitter, excepté qu'ils n'ont pas comme eux la lèvre inférieure percée. Nous étant levés au bout d'une heure pour retourner à bord, chacun des chefs me donna une peau de renard. Ils nous accompagnèrent tous dans leurs baïdars, montèrent sans crainte à bord du *Rurick*, et goûtèrent avec plaisir de l'eau-de-vie et du biscuit. Ils machèrent